
Annexes

ANNEXE 1. EXTRAITS DE LA VIE DEVANT SOI

EXTRAIT 1 : INCIPIT DU ROMAN

La première chose que je peux vous dire c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines. Elle nous le rappelait chaque fois qu'elle ne se plaignait pas d'autre part, car elle était également juive. Sa santé n'était pas bonne non plus et je peux vous dire aussi dès le début que c'était une femme qui aurait mérité un ascenseur.

Je devais avoir trois ans quand j'ai vu Madame Rosa pour la première fois. Avant, on n'a pas de mémoire et on vit dans l'ignorance. J'ai cessé d'ignorer à l'âge de trois ou quatre ans et parfois ça me manque.

Il y avait beaucoup d'autres Juifs, Arabes et Noirs à Belleville, mais Madame Rosa était obligée de grimper les six étages seule. Elle disait qu'un jour elle allait mourir dans l'escalier, et tous les mômes se mettaient à pleurer parce que c'est ce qu'on fait toujours quand quelqu'un meurt. On était tantôt six ou sept tantôt même plus là-dedans.

Au début, je ne savais pas que Madame Rosa s'occupait de moi seulement pour toucher un mandat à la fin du mois. Quand je l'ai appris, j'avais déjà six ou sept ans et ça m'a fait un coup de savoir que j'étais payé. Je croyais que Madame Rosa m'aimait pour rien et qu'on était quelqu'un l'un pour l'autre. J'en ai pleuré toute une nuit et c'était mon premier grand chagrin.

Madame Rosa a bien vu que j'étais triste et elle m'a expliqué que la famille ça ne veut rien dire et qu'il y en a même qui partent en vacances en abandonnant leurs chiens attachés à des arbres et que chaque année il y a trois mille chiens qui meurent ainsi privés de l'affection des siens. Elle m'a pris sur ses genoux et elle m'a juré que j'étais ce qu'elle avait de plus cher au monde mais j'ai tout de suite pensé au mandat et je suis parti en pleurant.

Je suis descendu au café de Monsieur Driss en bas et je m'assis en face de Monsieur Hamil qui était marchand de tapis ambulante en France et qui a tout vu. Monsieur Hamil a de beaux yeux qui font du bien autour de lui. Il était déjà très vieux quand je l'ai connu et depuis il n'a fait que vieillir.

— Monsieur Hamil, pourquoi vous avez toujours le sourire ?

Je m'appelle Mohammed mais tout le monde m'appelle Momo pour faire plus petit.

— Il y a soixante ans, quand j'étais jeune, j'ai rencontré une jeune femme qui m'a aimé et que j'ai aimée aussi. Ça a duré huit mois, après, elle a changé de maison, et je m'en souviens encore, soixante ans après. Je lui disais je ne t'oublierai pas. Les années passaient, je ne l'oubliais pas. J'avais parfois peur car j'avais encore beaucoup de vie devant moi et quelle parole pouvais-je donner à moi-même, moi, pauvre homme, alors que c'est Dieu qui tient la gomme à effacer ? Mais maintenant, je suis tranquille. Je ne vais pas oublier Djamilia. Il me reste très peu de temps, je vais mourir avant.

J'ai pensé à Madame Rosa, j'ai hésité un peu et puis j'ai demandé.

— Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ?

Il n'a pas répondu. Il but un peu de thé de menthe qui est bon pour la santé. Monsieur Hamil portait toujours une jellaba grise, depuis quelque temps, pour ne pas être surpris en veston s'il était appelé. Il m'a regardé et a observé le silence. Il devait penser que j'étais encore interdit aux mineurs et qu'il y avait des choses que je ne devais pas savoir. En ce moment je devais avoir sept ans ou peut-être huit, je ne peux pas vous dire juste parce que je n'ai pas été daté, comme vous allez voir quand on se connaîtra mieux, si vous trouvez que ça vaut la peine.

— Monsieur Hamil, pourquoi ne répondez-vous pas ?

— Tu es bien jeune et quand on est très jeune, il y a des choses qu'il ne vaut mieux pas savoir.

— Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ?

— Oui, dit-il, et il baissa la tête comme s'il avait honte.

Je me suis mis à pleurer.

Extrait de Romain Gary (Émile Ajar), *La Vie devant soi* © Mercure de France, 1975, p. 9-11 de l'édition Belin Gallimard, coll. « Classico Lycée », 2009.

EXTRAIT 2 : MOMO ET MADAME ROSA

Souvent on n'avait même pas à se lever pour appuyer sur la sonnette parce que Madame Rosa faisait ça toute seule. Elle se réveillait brusquement d'un seul coup, se dressait sur son derrière qui était encore plus grand que je peux vous dire, elle écoutait, puis elle sautait du lit, mettait son châle mauve qu'elle aimait et courait dehors. Elle ne regardait même pas s'il y avait quelqu'un, parce que ça continuait à sonner chez elle à l'intérieur, c'est là que c'est le plus mauvais. Parfois elle dégringolait seulement quelques marches ou un étage et parfois elle descendait jusqu'à la cave, comme la première fois que j'ai eu l'honneur. Au début, j'ai même cru qu'elle avait caché un trésor dans la cave et que c'était la peur des voleurs qui la réveillait. J'ai toujours rêvé d'avoir un trésor caché quelque part où il serait bien à l'abri de tout et que je pourrais découvrir chaque fois que j'avais besoin. Je pense que le trésor, c'est ce qu'il y a de mieux dans le genre, lorsque c'est bien à vous et en toute sécurité. J'avais repéré l'endroit où Madame Rosa cachait la clé de la cave et une fois, j'y suis allé pour voir. J'ai rien trouvé. Des meubles, un pot de chambre, des sardines, des bougies, enfin des tas de trucs comme pour loger quelqu'un. J'avais allumé une bougie et j'ai bien regardé, mais il n'y avait que des murs avec des pierres qui montraient les dents. C'est là que j'ai entendu un bruit et j'ai sauté en l'air mais c'était seulement Madame Rosa. Elle était debout à l'entrée et elle me regardait. C'était pas méchant, au contraire, elle avait plutôt l'air coupable, comme si c'était elle qui avait à s'excuser.

— Il faut pas en parler à personne, Momo. Donne-moi ça.

Elle a tendu la main et elle m'a pris la clé.

— Madame Rosa, qu'est-ce que c'est ici ? Pourquoi vous y venez, des fois au milieu de la nuit ? C'est quoi ?

Elle a arrangé un peu ses lunettes et elle a souri.

— C'est ma résidence secondaire, Momo. Allez, viens.

Elle a soufflé la bougie et puis elle m'a pris par la main et on est remonté.

Après, elle s'est assise la main sur le cœur dans son fauteuil car elle ne pouvait plus faire les six étages sans être morte.

— Jure-moi de ne jamais en parler à personne, Momo.

— Je vous le jure, Madame Rosa.

— Khaïrem ?

Ça veut dire c'est juré chez eux.

— Khaïrem.

Alors elle a murmuré en regardant au-dessus de moi, comme si elle voyait très loin en arrière et en avant :

— C'est mon trou juif, Momo.

— Ah bon alors ça va.

— Tu comprends ?

— Non, mais ça fait rien, j'ai l'habitude.

— C'est là que je viens me cacher quand j'ai peur.

— Peur de quoi, Madame Rosa ?

— C'est pas nécessaire d'avoir des raisons pour avoir peur, Momo.

Ça, j'ai jamais oublié, parce que c'est la chose la plus vraie que j'aie jamais entendue.

Extrait de Romain Gary (Émile Ajar), *La Vie devant soi* © Mercure de France, 1975, p. 45 de l'édition Belin Gallimard, coll. « Classico Lycée », 2009.

ANNEXE 2. L'EXPOSITION ET LA DISCUSSION ENTRE MOMO ET MADAME ROSA DANS L'ADAPTATION

EXTRAIT 1 : EXPOSITION DE L'ADAPTATION

Momo : Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ?

La première chose que je peux vous dire c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines. Elle nous le rappelait chaque fois qu'elle ne se plaignait pas d'autre part, car elle était également juive. Sa santé n'était pas bonne non plus et je peux vous dire aussi dès le début que c'était une femme qui aurait mérité un ascenseur.

Il y avait beaucoup d'autres Juifs, Arabes et Noirs à Belleville, mais Madame Rosa était obligée de grimper les six étages seule. Elle disait qu'un jour elle allait mourir dans l'escalier, et tous les mômes se mettaient à pleurer parce que c'est ce qu'on fait toujours quand quelqu'un meurt.

Je ne peux pas vous dire tous les enfants de putes que j'ai vus passer chez Madame Rosa. On était tantôt six ou sept tantôt même plus là-dedans, mais il y en avait peu comme moi qui étaient là à titre définitif. Les plus longs après moi, c'étaient Moïse, qui avait encore moins d'âge que moi, Banania qui se marrait tout le temps parce qu'il était né de bonne humeur, et Michel, qui avait eu des parents vietnamiens que Madame Rosa n'allait pas garder un jour de plus depuis un an qu'on ne la payait pas. Cette Juive était une brave femme mais elle avait des limites. Et puis il y avait Salima, que sa mère avait réussi à sauver quand les voisins l'ont dénoncée comme pute sur trottoir, et aussi Antoine qui était un vrai Français et le seul d'origine et on le regardait tous attentivement pour voir comment c'est fait. Mais il n'avait que deux ans, alors on voyait pas grand-chose.

Au début, je ne savais pas que Madame Rosa s'occupait de moi seulement pour toucher un mandat à la fin du mois. Quand je l'ai appris, je devais avoir six ans ou sept ans, je ne peux pas vous dire juste parce que je n'ai pas été daté, comme vous allez voir quand on se connaîtra mieux, si vous trouvez que ça vaut la peine. Ça m'a fait un coup de savoir que j'étais payé. Je croyais que Madame Rosa m'aimait pour rien et qu'on était quelqu'un l'un pour l'autre. J'en ai pleuré toute une nuit et c'était mon premier grand chagrin.

Momo : Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ? (Temps) Monsieur Hamil, pourquoi ne me répondez-vous pas ? (Temps) Monsieur Hamil, pourquoi vous avez toujours le sourire ?

Monsieur Hamil : Je remercie ainsi Dieu chaque jour pour ma bonne mémoire, mon petit Momo... Il y a soixante ans, quand j'étais jeune, j'ai rencontré une jeune femme qui m'a aimé et que j'ai aimée aussi. Ça a duré huit mois, après, elle a changé de maison, et je m'en souviens encore, soixante ans après. Je lui disais : je ne t'oublierai pas. Les années passaient, je ne l'oubliais pas. J'avais parfois peur car j'avais encore beaucoup de vie devant moi et quelle parole pouvais-je donner à moi-même, moi, pauvre homme, alors que c'est Dieu qui tient la gomme à effacer ? Mais maintenant, je suis tranquille. Je ne vais pas oublier Djamilia. Il me reste très peu de temps, je vais mourir avant.

Momo : Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ?

Monsieur Hamil : Tu es bien jeune et quand on est très jeune, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir.

Momo : Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ?

Monsieur Hamil : Oui.

EXTRAIT 2 : MOMO ET MADAME ROSA

Madame Rosa se réveille en gueulant. Descente dans le trou juif. Momo la surprend.

Madame Rosa : Il faut pas en parler à personne, Momo.

Momo : Madame Rosa, qu'est-ce que c'est ici ? Pourquoi vous y venez, des fois, au milieu de la nuit ? C'est quoi ?

Madame Rosa : C'est ma résidence secondaire, Momo. Allez, viens. Jure-moi de ne jamais en parler à personne, Momo.

Momo : Je vous le jure, Madame Rosa.

Madame Rosa : Khaïrem ?

Momo : Khaïrem.

Madame Rosa : C'est mon trou juif, Momo.

Momo : Ah bon alors ça va.

Madame Rosa : Tu comprends ?

Momo : Non, mais ça fait rien, j'ai l'habitude.

Madame Rosa : C'est là que je viens me cacher quand j'ai peur.

Momo : Peur de quoi, Madame Rosa ?

Madame Rosa : C'est pas nécessaire d'avoir des raisons pour avoir peur, Momo.

Momo : Ça, j'ai jamais oublié, parce que c'est la chose la plus vraie que j'aie jamais entendue.

Je ne sais pas du tout de quoi Madame Rosa pouvait bien rêver en général. Je ne vois pas à quoi ça sert de rêver en arrière et à son âge elle ne pouvait plus rêver en avant. Peut-être qu'elle rêvait de sa jeunesse, quand elle était belle et n'avait pas encore de santé. Je ne sais pas ce que faisaient ses parents mais c'était en Pologne. Elle avait commencé à se défendre là-bas et puis à Paris un peu partout, et puis elle avait fait le Maroc et l'Algérie. Elle parlait très bien l'arabe comme vous et moi, sans préjugés. Elle savait aussi le juif pour les mêmes raisons et on se parlait souvent dans cette langue. Les choses se sont gâtées quand elle est revenue en France car elle avait voulu connaître l'amour et le type lui a pris toutes ses économies et l'a dénoncée à la police française comme Juive. Là, elle s'arrêtait toujours lorsqu'elle en parlait, elle disait « C'est fini, ce temps-là », elle souriait, et c'était pour elle un bon moment à passer.

Quand elle est revenue d'Allemagne, elle s'est défendue encore pendant quelques années mais après cinquante ans, elle avait commencé à grossir et n'était plus assez appétissante. Elle a eu l'idée d'ouvrir une pension sans famille pour des mômes qui sont nés de travers. Elle a eu la chance d'élever comme ça un commissaire de police qui était un enfant de pute et qui la protégeait, mais elle avait maintenant soixante-cinq ans et il fallait s'y attendre. C'est surtout le cancer qui lui faisait peur, ça ne pardonne pas. Je voyais bien qu'elle se détériorait et parfois on se regardait en silence et on avait peur ensemble parce qu'on n'avait que ça au monde. Chaque matin, j'étais heureux de voir que Madame Rosa se réveillait car j'avais des terreurs nocturnes, j'avais une peur bleue de me trouver sans elle.

Extraits reproduits avec l'aimable autorisation de Simon Delattre, Yann Richard, et du théâtre de Sartrouville.

ANNEXE 3. ENTRETIEN AVEC SIMON DELATTRE

Propos sur l'adaptation de *La Vie devant soi* recueillis par Laurent Russo, novembre 2018.

Laurent Russo : Comment avez-vous procédé pour adapter ce roman ?

Simon Delattre : Nous avons d'abord lu le roman à voix haute avec Yann Richard en s'arrêtant à la fin de chaque chapitre pour noter ce qui se disait d'important pour l'intrigue, également en notant nos *punchlines* préférées... Cela nous a donné une première grosse matière du roman. Par ailleurs, nous avons assez rapidement pris la décision de resserrer le récit sur la relation Rosa-Momo. J'ai ensuite proposé une dramaturgie de la marionnette qui permettait à l'autre comédien masculin – celui qui n'interprète pas Momo – de jouer à la fois le rôle du père en chair et en os, et de manipuler les marionnettes qui représentent des figures paternelles, à savoir Monsieur Hamil et le Docteur Katz. Dans notre travail d'adaptation, nous avons alors voulu rassembler différents passages du roman au sein de certaines scènes théâtrales.

LR : Quels ont été vos principes d'écriture de cette adaptation ? Avez-vous pratiqué une « écriture de plateau » ou avez-vous « imposé » une adaptation aux comédiens ?

SD : Nous avons d'abord procédé au travail d'adaptation à la table dont je viens de parler avec Yann Richard, de façon à fixer une matière, en lien avec mon projet d'ensemble. Puis, au cours du processus de création, nous avons effectué des temps de recherche au plateau avec les différentes versions de l'adaptation. Chaque fois, le passage par la scène nous a permis de modifier, peaufiner, retravailler certains passages. Au total, il y a eu huit versions du texte, car l'expérience de plateau et l'échange avec les comédiens ont engagé des modifications. Ce travail collaboratif est à l'origine de la création.

ANNEXE 4. REPRÉSENTER MOMO ET MADAME ROSA AU THÉÂTRE

EXTRAIT 1

Au début, je ne savais pas que je n'avais pas de mère et je ne savais même pas qu'il en fallait une. Quand j'ai commencé à réclamer ma mère, Madame Rosa m'a traité de petit prétentieux et que tous les Arabes étaient comme ça, on leur donne la main, ils veulent tout le bras. Madame Rosa n'était pas comme ça elle-même, elle le disait seulement à cause des préjugés. Les gosses sont tous très contagieux. Quand il y en a un, c'est tout de suite les autres. Madame Rosa s'est trouvée avec sept gosses qui réclamaient leur mère avec des hurlements à qui mieux mieux et elle a fait une véritable crise d'hystérie collective.

Madame Rosa : Momo, si tu continues c'est l'Assistance publique ! Tu es l'aîné, tu dois donner l'exemple, alors ne nous fais plus le bordel ici avec ta maman. Vos mamans, vous avez la chance de ne pas les connaître, parce qu'à votre âge, il y a encore la sensibilité, et c'est des putains comme c'est pas permis, on croit même rêver, des fois. Tu sais ce que c'est, une putain ?

Momo : C'est des personnes qui se défendent avec leur cul.

Madame Rosa : Je me demande où tu as appris des horreurs pareilles, mais il y a beaucoup de vérité dans ce que tu dis.

Momo : Vous aussi, vous vous êtes défendue avec votre cul, Madame Rosa, quand vous étiez jeune et belle ?

Madame Rosa : Tu es un bon petit, Momo, mais tiens-toi tranquille. Ta maman voit tout ce que tu fais et si tu veux la retrouver un jour, tu dois avoir une vie propre et honnête, sans délinquance juvénile. Aide-moi, Momo. Je suis vieille et malade. Depuis que je suis sortie d'Auschwitz, je n'ai eu que des ennuis.

Momo : Madame Rosa, bon, pour ma mère je sais bien que c'est pas possible, mais est-ce qu'on pourrait pas avoir un chien à la place ?

Madame Rosa : Quoi ? Quoi ? Tu crois qu'il y a de la place pour un chien là-dedans ? Et avec quoi je vais le nourrir ? Qui est-ce qui va lui envoyer des mandats ?

EXTRAIT 2

Momo : À la maison, elle s'est bourrée de tranquillisants et elle a passé la soirée à regarder droit devant elle avec un sourire heureux parce qu'elle ne sentait rien. Jamais elle ne m'en a donné à moi. C'était une femme mieux que personne et je peux illustrer cet exemple ici même. Si vous prenez Madame Sophie, qui tient aussi un clandé pour enfants de putes, rue Surcouf, ou celle qu'on appelle la Comtesse parce que c'est une veuve Comte, à Barbès, eh bien, elles prennent des fois jusqu'à dix mômes à la journée, et la première chose qu'elles font, c'est de les bourrer de tranquillisants. Une Portugaise africaine qui se défendait à la Truanderie avait retiré son fils de chez la Comtesse dans un tel état de tranquillité qu'il ne pouvait pas tenir debout, tellement il tombait.

La seule chose qui pouvait remuer un peu Madame Rosa quand elle était tranquillisée c'était si on sonnait à la porte. Elle avait une peur bleue des Allemands. C'est une vieille histoire et c'était dans tous les journaux et je ne vais pas entrer dans les détails mais Madame Rosa n'en est jamais revenue. Elle croyait parfois que c'était toujours valable, surtout au milieu de la nuit, c'est une personne qui vivait sur ses souvenirs. Vous pensez si c'est complètement idiot de nos jours, quand tout ça est mort et enterré, mais les Juifs sont très accrocheurs surtout quand ils ont été exterminés.

EXTRAIT 3

Momo : La chance a commencé à nous quitter. Mes mandats se sont arrêtés d'un seul coup. Madame Rosa allait bientôt être atteinte par la limite d'âge. On avait de moins en moins de mômes en pension parce que les filles ne faisaient plus confiance à Madame Rosa, à cause de son état. On était dans une sale situation. J'avais déjà dans les dix ans ou autour et c'était à moi d'aider Madame Rosa. Je devais aussi penser à mon avenir, parce que si je restais seul, c'était l'Assistance publique sans discuter.

(à Madame Rosa) Madame Rosa, faut pas avoir peur. Vous pouvez compter sur moi. Je vais pas vous plaquer simplement parce que vous recevez plus d'argent.

J'ai essayé de me défendre. Je me peignais bien, je me mettais du parfum de Madame Rosa derrière les oreilles comme elle et j'allais me mettre avec Arthur rue Pigalle, ou encore rue Blanche, qui était bien aussi. Il y a là toujours des femmes qui se défendent.

EXTRAIT 4

Madame Rosa : Et à part ça, qu'est-ce qu'il t'a dit, le docteur ? Je vais mourir ?

Momo : Pas spécialement, non, Madame Rosa, il m'a pas dit spécialement que vous allez mourir plus qu'un autre.

Madame Rosa : Qu'est-ce que j'ai ?

Momo : Il n'a pas compté, il a dit qu'il y avait un peu de tout, quoi.

Madame Rosa : Et mes jambes ?

Momo : Il m'a rien dit spécialement pour les jambes, et puis vous savez bien que c'est pas avec les jambes qu'on meurt, Madame Rosa.

Madame Rosa : Et qu'est-ce que j'ai au cœur ?

Momo : Il a pas insisté.

Madame Rosa : Qu'est-ce qu'il a dit pour les légumes ?

Momo : Comment, pour les légumes ?

Madame Rosa : J'ai entendu qu'il disait quelque chose pour les légumes ?

Momo : Il faut bouffer des légumes pour la santé, Madame Rosa, vous nous avez toujours fait bouffer des légumes. Des fois même vous ne nous avez fait bouffer que ça.

Madame Rosa a les larmes aux yeux. Momo essuie ses larmes avec du papier toilette.

Madame Rosa : Qu'est-ce que tu vas devenir sans moi, Momo ?

Momo : Je vais rien devenir du tout et puis c'est pas encore compté.

Madame Rosa : Tu es un beau petit garçon, Momo, et c'est dangereux. Il faut te méfier. Promets-moi que tu vas pas te défendre avec ton cul.

Momo : Je vous promets.

Madame Rosa : Jure-le-moi.

Momo : Je vous jure, Madame Rosa. Vous pouvez être tranquille de ce côté.

Madame Rosa : Momo, rappelle-toi toujours que le cul, c'est ce qu'il y a de plus sacré chez l'homme. C'est là qu'il a son honneur. Ne laisse jamais personne t'aller au cul, même s'il te paye bien. Même si je meurs et si tu n'as plus que ton cul au monde, ne te laisse pas faire.

Momo : Je sais, Madame Rosa, c'est un métier de bonne femme. Un homme, ça doit se faire respecter.

Extraits reproduits avec l'aimable autorisation de Simon Delattre, Yann Richard, et du théâtre de Sartrouville.

ANNEXE 5. L'ENFANCE DANS UN MONDE D'ADULTES

Madame Rosa se tourne vers Moïse.

Madame Rosa : Moïse, dis bonjour à ton papa.

Moïse : B'jour, p'pa.

Kadir YouÛssef : Pardon ? Qu'est-ce que j'ai entendu ? Vous avez dit Moïse ?

Madame Rosa : Oui, j'ai dit Moïse, et alors ?

Kadir YouÛssef : Moïse est un nom juif. J'en suis absolument certain, Madame. Moïse n'est pas un bon nom musulman. Bien sûr, il y en a, mais pas dans ma famille. Je vous ai confié un Mohammed, Madame, je ne vous ai pas confié un Moïse. Je ne peux pas avoir un fils juif, Madame, ma santé ne me le permet pas.

Madame Rosa : Tss, tss. Vous êtes sûr ?

Kadir YouÛssef : Sûr de quoi, Madame ? Je ne suis sûr d'absolument rien, nous ne sommes pas mis au monde pour être sûrs. J'ai le cœur fragile. Je dis seulement une petite chose que je sais, une toute petite chose, mais j'y tiens. Je vous ai confié il y a onze ans un fils musulman âgé de trois ans, prénommé Mohammed. Vous m'avez donné un reçu pour un fils musulman, Mohammed Kadir. Je suis musulman, mon fils était musulman. Sa mère était une musulmane. Je dirais plus que ça : je vous ai donné un fils arabe en bonne et due forme et je veux que vous me rendiez un fils arabe. Je ne veux absolument pas un fils juif, Madame. Je n'en veux pas, un point, c'est tout. Ma santé ne me le permet pas. Il y avait un Mohammed Kadir, pas un Moïse Kadir, Madame, je ne veux pas redevenir fou. Je n'ai rien contre les Juifs, Madame, Dieu leur pardonne. Mais je suis un Arabe, un bon musulman, et j'ai eu un fils dans le même état. Mohammed, Arabe, musulman. Je vous l'ai confié dans un bon état et je veux que vous me le rendiez dans le même. Je me permets de vous signaler que je ne peux supporter des émotions pareilles. J'ai été objet des persécutions toute ma vie, j'ai des documents médicaux qui le prouvent, qui reconnaissent à toutes fins utiles que je suis un persécuté.

Madame Rosa : Mais alors, vous êtes sûr que vous n'êtes pas juif ?

Kadir YouÛssef : Madame, je suis persécuté sans être juif. Vous n'avez pas le monopole. C'est fini, le monopole juif, Madame. Il y a d'autres gens que les Juifs qui ont le droit d'être persécutés aussi. Je veux mon fils Mohammed Kadir dans l'état arabe dans lequel je vous l'ai confié contre reçu. Je ne veux pas de fils juif sous aucun prétexte, j'ai assez d'ennuis comme ça.

Madame Rosa : Bon, ne vous émouvez pas, il y a peut-être eu une erreur.

Kadir YouÛssef : Il y a sûrement eu une erreur, oh mon Dieu.

Madame Rosa : Momo, fais-moi voir les papiers. (Momo fouille dans la valise et tend des papiers à Madame Rosa) Voilà, j'ai trouvé. Le sept octobre 1956 et des poussières.

Kadir YouÛssef : Comment, des poussières ?

Madame Rosa : C'est pour arrondir. J'ai reçu ce jour-là deux garçons dont un dans un état musulman et un autre dans un état juif... (Temps) Ah bon, tout s'explique ! J'ai dû me tromper de bonne religion.

Kadir YouÛssef : Comment ? Comment ça ?

Madame Rosa : J'ai dû élever Mohammed comme Moïse et Moïse comme Mohammed. Je les ai reçus le même jour et j'ai mélangé. Le petit Moïse, le bon, est maintenant dans une bonne famille musulmane à Marseille, où il est très bien vu. Et votre petit Mohammed ici présent, je l'ai élevé comme juif. *Barmitzwah* et tout. Il a toujours mangé kasher, vous pouvez être tranquille.

Extraits reproduits avec l'aimable autorisation de Simon Delattre, Yann Richard, et du théâtre de Sartrouville.